

11 Novembre

Après la comédie d'Amsterdam,
les palabres de Vincennes !Y aura-t-il une délégation
de l'Armée rouge ?

Le libertaire

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE-COMMUNISTE

ABONNEMENTS AU "LIBERTAIRE"	
FRANCE	ETRANGER
Un an... 12 fr.	Un an... 30 fr.
Six mois... 6 fr.	Six mois... 16 fr.
Trois mois... 3 fr.	Trois mois... 8 fr.
Chèque postal Frémont 1642-80	
Rédaction : Pierre Maudès	
Administration : Frémont	
186, boulevard de la Villette, Paris (19 ^e)	

Les anarchistes veulent instaurer
un milieu social qui assure à chaque
individu le maximum de bien-être et
de liberté, adéquat à chaque époque.

XV^e ANNIVERSAIRE

Il y a quinze ans...

Quinze ans que les prolétaires de Pétrograd, appuyés par l'armée et la marine russe, jetaient bas le gouvernement de Kérensky et s'installaient à sa place. En quelques semaines ils mettaient fin à la guerre, réglaient la question agraire, réduisaient la bourgeoisie hostile. Ils lançaient les mots d'ordre qui devaient faire le tour du monde et rendre conscience à la classe ouvrière mondiale que se déshonorait depuis trois ans, sur les champs de bataille de l'impérialisme.

Quinze années ont passé. Que demeure-t-il aujourd'hui de l'octobre révolutionnaire ? Soyons justes : des restes grandioses attestent, malgré une réaction acharnée, toute la puissance initiale de l'insurrection victorieuse. Une révolution ne passe pas sans imprimer sa marque dans les institutions et dans les mœurs. Son flot peut reculer, il laisse derrière lui la terre méconnaissable. La dictature stalinienne a pu s'attacher à la défigurer trait à trait, après des efforts si tenaces, elle demeure debout, mutilée, mais vivante encore. La Russie de 1932 n'est plus la Russie de 1917. Ce n'est pas trop de dire qu'un monde nouveau est né, qu'une expérience décisive a été faite par la classe ouvrière, devant la classe ouvrière attentive.

Nous n'essaierons pas ici d'en tirer tous les enseignements ni de prendre la mesure des institutions soviétiques actuelles. Disons seulement que celles-ci constituent dans le monde un fait social nouveau dont l'originalité, malgré l'usage du temps et l'action des politiciens, n'échappe plus à personne. La Russie soviétique a jeté les bases d'une civilisation, d'une culture nouvelle. Elle a réalisé, dans ses écoles polytechniques du Travail, le rêve de Proudhon : une éducation matérialiste et intégrale. Elle a édifié une pédagogie, une esthétique, une morale prolétariennes. Elle a créé un art prolétarien. Elle représente encore aujourd'hui une force non absolument asservie au capitalisme, un corps étranger et singulièrement inquiétant, dans l'organisme bourgeois. Elle demeure un symbole et une menace.

Mais ces vestiges — si glorieux qu'ils soient ; — ces espoirs — si fondés qu'ils puissent paraître — ne doivent pas nous faire oublier l'échec politique de l'expérience bolchevique. De 1917 à 1932, la route est marquée d'innombrables défaites. D'année en année, on a assisté à la lutte contre Octobre. Les décrets staliens de septembre dernier ont parachevé la liquidation de la révolution prolétarienne. Ils aggravent encore les mesures de 1931 par lesquelles le gouvernement de Moscou avait introduit, avec le travail à la tâche, une scandaleuse différenciation entre les salaires. Ils créent, sous couleur d'encouragement à la production, une véritable aristocratie ouvrière ; une hiérarchisation des fonctions et des salaires qui sont la négation même du principe prolétarien d'égalité et d'échange des services.

Politique du Plan Quinquennal, a-t-on dit... Nécessités de la construction industrielle de l'U. R. S. S. Nous connaissons ces raisons et l'équivoque à laquelle elles prêtent. Nous ne nous y laissons pas prendre. A nos yeux, il y a la construction industrielle et il y a la construction du socialisme. Le mensonge consiste à les confondre en prétendant que la réalisation d'un plan, dont la condition est un renforcement des hiérarchies sociales, puisse conduire cependant à l'élaboration d'une société sans classes. Les incontestables progrès techniques de la Russie soviétique ne sauraient donc nous faire illusion. Nous ne nous inclinons pas devant les nouveaux dieux de ferraille et de béton de l'église stalinienne. Les fastes de l'inauguration du Dnieprostroi ne nous font pas oublier la misérable situation du prolétariat russe et l'impitoyable dictature qui pèse lourdement aux épaules de tous ces travailleurs.

La politique stalinienne, la politique du Plan Quinquennal a fait faillite dans tous les domaines. A l'intérieur, elle a bafoué et étranglé la démocratie ouvrière. Elle a traqué, exilé, emprisonné et supprimé toutes les oppositions. Elle a institué un régime de terreur et de délation. Elle a abouti au militarisme et au chauvinisme. Elle peut encore susciter des bonnes volontés, des enthousiasmes héroïques ; mais elle est incapable d'utiliser ces forces pour le triomphe du Proletariat mondial.

A l'extérieur, elle a corrompu tout le mouvement ouvrier. Elle l'a mené à l'aventure et à la défaite. Elle a égaré et brisé pour un temps le syndicalisme. Elle a abandonné l'internationalisme prolétarien au profit de petites et grandes combinaisons qui l'ont conduit à entrer dans le jeu du capitalisme contre la classe ouvrière. Elle est directement responsable du marasme où se débat,

présentement, la classe ouvrière allemande.

Tel est le bilan de ces quinze années. Il confirme pleinement les thèses et les prévisions des anarchistes. Il montre d'une manière éclatante comment la dictature d'un parti dégénère en une tyrannie et aboutit fatalement à la reconstruction d'un Etat et d'un gouvernement au-dessus de la classe ouvrière.

Il n'est pas inutile, cependant, que l'expérience bolchevique ait été. Nous pouvons en dire ce que Marx disait de la Commune de Paris. Avec ses incontestables succès, malgré ses erreurs et ses fautes, elle constitue pour la classe ouvrière un exemple et une leçon. C'est dans la défaite que le Proletariat apprend à vaincre.

En ce quinzième anniversaire, loin des flots flous officiels, dans une étroite union de pensée avec le peuple russe, sachons tirer de la Révolution d'Octobre toutes les leçons qu'elle comporte.

LASHORTES.

Une nouvelle violation du droit d'asile

Dimanche, à Fontenay-sous-Bois, une cinquantaine de camarades italiens étaient réunis pour discuter au sujet de l'amnistie à laquelle Mussolini avait fait dernièrement allusion.

Il n'en fallait pas plus pour susciter le courroux d'une police dont les méthodes s'apparentent à celles des pays les plus dictatoriaux.

Une soixantaine d'inspecteurs firent irruption dans l'établissement et arrêterent tous ceux qui s'y trouvaient.

Le camarade Caporali, de la C. G. T., qui se trouvait dans une autre salle, en train de faire une partie de cartes, fut également arrêté.

Emmenés au commissariat de Vincennes, la plupart de nos camarades durent être relâchés. Quelques expulsés furent dirigés vers la préfecture.

Que pense de cette nouvelle violation du droit d'asile le Comité central de la Ligue des Droits de l'Homme ?

En 2^e page

AUX HASARDS DU CHEMIN

En 3^e page

LES LIVRES

COMITE POUR L'AMNISTIE

Salle du Grand Orient
16, rue Cadet, 16 (Métro : Cadet)

MATINÉE ARTISTIQUE

au bénéfice du Comité pour l'Amnistie

Au programme :

MM^{mes} RACHEL LANTIER ; ANCEAU-VILLE ; LUCIE VORI ; MARGA TOZY ;
Mlle DE VIERVILLE ;
MM. ROGER TOZINY ; CELMAS ; BOURGADE ; CHARLES D'AVRAY ; MARIO VARELLY.

Au piano : Mme CAPAUMONT

Régisseur : ROGER TOZINY

Entrée : 5 francs. Gratuite aux enfants.

Prenez vos cartes à l'avance aux bureaux du « Libertaire ».

A TOUS LES CAMARADES

Les ressources du Comité étant des plus restreintes, les camarades lecteurs du Libertaire se feront un devoir d'assister à cette fête qui, en leur faisant passer un agréable moment, permettra au Comité d'accroître sa campagne pour l'amnistie la plus large.

DIX ANS DE FASCISME

par Bernard André

De grandes fêtes viennent d'avoir lieu à Turin, à l'occasion du dixième anniversaire du fascisme. Dix années de crimes, pendant lesquelles le nouvel Etat a fondé avec les méthodes que l'on sait, les bases de son histoire présente et future. Quoi qu'en disent les journalistes, dont les écrits sont trop partiels pour être désintéressés, les mains des chefs du fascisme sont rouges du sang des travailleurs ; tout ce qui était indépendant fut traqué sans merci ; les bibliothèques incendiées, les salles de réunion détruites, les publications antifascistes interdites.

L'avènement du fascisme, d'ailleurs, est symbolique.

Au lendemain de la guerre, le prolétariat italien, mécontent, ayant à lutter contre une situation misérable en arrive à la révolte ouverte contre le capitalisme. Les grèves et les émeutes se succèdent surtout dans les régions industrielles. Comme toujours en pareilles circonstances, les gouvernants font des promesses qu'ils ne tiendront pas ou que les événements réduiront à néant ; telle la baisse de 50 % de tous les prix de détail qui ne fut pas maintenue. Dans la lutte pour obtenir des conditions de vie raisonnables, les ouvriers italiens en vinrent aux moyens révolutionnaires : émeutes, grèves partielles et générales suivies de la prise des usines, qui échoua lamentablement.

Entre temps, Mussolini, dont on connaît les « origines » révolutionnaires, fait campagne pour la « valorisation de la victoire » et organise en mars 1919 à Milan la première réunion des combattants fascistes ; au mois d'octobre de la même année se tient le premier con-

grès fasciste à Florence. Déjà, il est entré en lutte avec ce qu'il dénomme les rouges (socialistes, communistes et anarchistes) qu'il vaincra péniblement en de longues années de répression avec l'appui de tout ce que l'Italie compte de réactionnaires. L'époque où la répression est la plus féroce s'étend de janvier 1921 à octobre 1922. Chaque jour est marqué d'expéditions qualifiées punitives, suivies souvent de mort d'homme. Il est à peu près impossible d'établir le bilan exact de tous ceux qui sont tombés assassinés par les fascistes. C'est surtout dans cette période que furent incendiés les journaux, les bibliothèques, les foyers d'éducation que l'élite ouvrière avait, au prix de mille sacrifices, péniblement édifiés.

Le 28 octobre, c'est la Marche sur Rome. L'insurrection générale fasciste. Trois colonnes de fascistes se concentrent aux environs de Rome. Dans le reste de l'Italie, les fascistes s'emparent des arsenaux et des bâtiments publics. Le ministre Facta proclame l'état de siège, mais le roi refuse de signer le décret — dont on dira dans les temps prochains qu'elle fut l'inquisition moderne.

Depuis cette date, désormais historique, du fait de l'accession au pouvoir de Mussolini, l'Italie devait se rénover. Les fascistes prétendent avoir œuvré dans ce sens. Or, les faits nous montrent qu'elle est devenue une vaste géhenne qu'ont fui tous ceux qui l'ont pu afin de sauver leur existence et qui ne sont en sûreté nulle part, la police fasciste obtenant trop souvent des autres pays l'expulsion de ceux qu'elle pourchasse.

(Suite en 2^e page).

Notre Campagne pour l'Amnistie

Avec l'insoumission et la désertion, il faudra effacer
les inculpations-prétextes, comme faux, usage de faux,
voies de fait et mutilation volontaire.

Nous avons dit dans nos précédents articles pourquoi il convenait que l'éponge fût passée, une fois pour toutes, sur les condamnations militaires en général et sur celles prononcées pendant la guerre, ou à l'occasion de la guerre, en particulier.

Nous avons réclamé une amnistie vraiment complète pour les déserteurs et les insoumis, car il n'est pas possible en bonne logique, après tant de retentissantes condamnations de la guerre par nos gouvernants eux-mêmes, d'imputer à crime le fait d'avoir refusé d'y participer.

Toutes les nations belligérantes ont effacé, rappelons-le encore, les condamnations de guerre. La France seule, la France des droits de l'homme, la France républicaine d'Herriot, de Boncour, de Painlevé et autres excellents démocrates s'est refusée jusqu'ici à accomplir ce geste.

C'est que quarante ans après une guerre qui a couché dans la terre des centaines de milliers de jeunes hommes sous le fallacieux prétexte de défendre le Droit, la Civilisation et soulignons-le d'abattre le militarisme, ce même militarisme est chez nous bien vivant. M. Weygand et sa clique de l'état-major peuvent dicter des ordres à nos gouvernants démocrates.

C'est ainsi que dans cette France qui se dit amie du progrès, rempart du libéralisme sévit encore un code dit de « justice » militaire dont la barbarie est difficilement concevable.

Ce trop fameux code de justice militaire, on le connaît : ain que nul n'en ignore, de copieus extraits en sont insérés dans le livret militaire où les mots de mort, de travaux forcés reviennent comme une lugubre litanie.

Disons en passant que la comme ailleurs les profits de l'iniquité sociale sont rarement atteints par l'illusion d'égalité de la discipline militaire. Comme dans la vie civile, nous les retrouvons là le plus souvent de l'autre côté du fossé. Dès lors, il n'est pas exagéré de dire que les enfants des prolétaires, presque exclusivement, paient dans les bagues ou les prisons militaires des enfantillages que l'adjudant Flick et le colonel Ramollet ont fait de qualifier « crimes ».

C'est qu'il y a dans ce code un arsenal d'inculpations abondamment garni contre les « mauvaises têtes ».

Aussi dans cette époque pour eux si bénie de la guerre, les militaires professionnels ont pu s'en donner à cœur-joie. Les susdites « mauvaises têtes » ont su alors ce qu'il en coûtait de ne pas bêler avec les moutons. Et allons donc ! Les voies de fait, les mutilations volontaires, les faux et usages de faux et un

tas d'autres prétextes à condamnation ou le grotesque le dispute à l'odieux.

Ainsi pendant la guerre, par exemple, quand un insoumis, un déserteur tombait entre les mains de la prévôté, comme l'abattoir réclamait toujours, et encore de la chair fraîche, les juges militaires ne prononçaient le plus souvent qu'une condamnation de pure forme et renvoyaient *ullico* le condamné au front, dans les « bons coins » de préférence.

Aux autres, aux « mauvaises têtes » déjà nommées, dont on pouvait redouter, dans cette époque pourrie, la saine contagion, était réservé le nonant, le bon atout des inculpations subsidiaires énumérées plus haut, qui permettaient une condamnation certaine. Et cela se payait de dix, quinze ans de travaux forcés, qui assez souvent faisaient des forçats.

Rappelons, pour illustrer nos dires, le cas de notre ami Gaston Rolland, d'E. Armand et de bien d'autres. Si nous pouvons nous féliciter de revoir parmi nous ces camarades que la pression populaire a sortis de prison, combien d'autres, moins connus, ou inconnus, mais que nous pouvons revendiquer, risquent de purger encore des condamnations qui n'ont jamais été effacées ?

Et puis quoi ! Les voies de fait, par exemple ? Et la tyrannie des sous-officiers, les brimades des officiers, et pendant la guerre, les exécution sommaires, les unités systématiquement décimées par le sadisme de certaines brutes folloides dont l'avancement n'était pas assez rapide à leur gré ?

Les mutilations volontaires ? Mais et la « bonne blessure », est-ce que ce n'était pas le désir avoué de chaque combattant, mélangé dans une mutilation « heureuse » l'espoir lamentable de ne pas retourner aux tranchées ?

Non, en vérité, c'en est assez, il faut en finir avec ces abominations.

Le projet d'amnistie gouvernemental va venir en discussion prochainement. On en a dénoncé ici en partie l'insuffisance.

Mais il ne sera pas dit que le Comité pour l'Amnistie, aidé par tous ceux qui ont un cœur dans leur poitrine, aura laissé passer cette occasion pour obliger nos politiciens à en finir une fois pour toutes avec les condamnations militaires.

Il faut que notre protestation s'élève puissamment. Pour commencer, le 9 novembre un meeting est organisé. Des orateurs de différents horizons politiques ont accepté de défendre notre conception d'une véritable amnistie.

Pas un des nôtres, le Comité en est certain, ne manquera au rendez-vous.

Le Comité pour l'Amnistie.

P.-S. — Jusqu'ici, le Comité pour l'Amnistie n'a pas fait d'appel à l'aide des camarades, mais notre campagne va coûter cher, nous aurons besoin d'argent. Dimanche prochain, une fête, dont on trouvera le programme dans ce numéro, est organisée à son profit.

Nul doute que nos camarades de la région parisienne n'y viennent en grand nombre.

APPEL

à tous les Camarades anarchistes,
aux Lecteurs du LIBERTAIRE,
à tous les hommes de cœur.

Le 9 novembre, à 20 h. 30, aux Sociétés Savantes, le COMITÉ POUR L'AMNISTIE LA PLUS LARGE, auquel adhèrent l'U. A. C. R. et la Fédération de la Région parisienne, commence sa campagne.

Les lecteurs du « Libertaire » sont au courant des amendements, améliorations au projet gouvernemental que vont tenter d'obtenir certains parlementaires qui ont promis, au Comité leur concours le plus entier.

L'action de ces parlementaires n'est pas suffisante, elle ne sera efficace qu'autant qu'un mouvement d'opinion se manifesterait : il n'y a pas d'exemple que des gouvernants aient accordé quelque chose que contraints par l'opinion publique.

Jamais l'occasion n'a été aussi belle pour faire libérer les malheureux qui, dans les prisons civiles et militaires, espèrent, depuis tant d'années déjà, en vain, dans l'action populaire.

Il faut mettre en demeure les parlementaires, les gouvernants de gauche de tenir leurs promesses électorales, il faut obtenir davantage.

Pour l'action qui s'engage, aucun anarchiste, aucun homme de cœur ne doit désertier.

Pour sauver ceux qui souffrent et se morfondent dans les geôles républicaines, il faut que tous se rendent bien compte que leur abstention serait non seulement une lâcheté, mais les rendrait complices des emprisonneurs.

Compagnons anarchistes. Amis lecteurs du « Libertaire », Tous, venez en grand nombre au meeting des Sociétés Savantes.

Les enfermés comptent sur vous.

L'UNION ANARCHISTE COMMUNISTE

LE « LIBERTAIRE ».

COMITÉ POUR L'AMNISTIE LA PLUS LARGE

Mettons un terme à certaines souffrances

Et comme il est question d'amnistie, amnistions grandement et libérons toutes les victimes des cours martiales, des conseils de guerre et de certaines lois d'exception.

Ça n'augmentera pas les difficultés du gouvernement ; ça ne coûtera pas un sou au Trésor et ça donnera le goût de l'existence à des centaines de malheureux qui désespèrent à force d'attendre.

On comprendrait mal, d'ailleurs, que gouvernants actuels et parlementaires de gauche, hésitent encore à faire ce geste humain quand il est commandé aussi par la fidélité à leur programme électoral.

En tout cas il t'appartient, peuple parisien, d'exercer ta salutaire pression sur les hésitants en joignant ta protestation à la nôtre :

Mercredi 9 Novembre, à 20 h. 30

SALLE DES SOCIÉTÉS SAVANTES, 8, RUE DANTON

au cours du

GRAND MEETING

où parleront

CAMPINCHI

Député

ALBERTIN

Député

RENAUDEL

Député

MARC SANGNIER

Directeur de "l'Eveil des Peuples"

GARCHERY

Député

Jean LUCHAIRE

Rédacteur à la "Volonté"

Jean PIOT

Député

BASTIEN

du Comité pour l'amnistie

Pierre LAINÉ

Rédacteur au "Populaire"

NOTA. — Les portes ouvriront à 19 h. 3/4. Il sera perçu 3 francs pour couvrir les frais.

Dix Ans de Fascisme

(Suite de la première page)

Le fascisme a élaboré en 1927 une Chartre du travail qui a été acceptée par le Grand Conseil fasciste en avril de la même année dans laquelle il est dit, à l'article premier, que (1) « la nation italienne est un organisme dont les fins, la vie et les moyens d'action sont supérieurs à ceux des individus isolés ou groupés qui la composent » ; à l'article 2 que « le travail sous toutes ses formes, intellectuelles, techniques ou manuelles, est un devoir social » que « le complexe de la production forme une unité au point de vue national » et que ses buts se résument dans le bien-être des producteurs et le développement de la puissance nationale. Mais on peut douter de telles affirmations lorsqu'on lit que les salaires n'excèdent pas pour les ouvriers qualifiés, 15 livres par jour (environ 19 francs français). Notons que les indices-or du coût de la vie s'établissent pour l'Italie à 95 par rapport à 1914, dont l'indice est 100 (celui de la France étant actuellement de 110 environ).

L'individu ne compte qu'en tant que producteur ; le fascisme répudie le citoyen. A l'homme libre, but de l'effort millénaire des générations de penseurs, de philosophes et de révolutionnaires, par la violence il substitue l'esclave. Mais où l'on voit le véritable mobile, c'est qu'en Italie comme ailleurs, le capitalisme subsiste, renforcé même par la législation ouvrière nouvelle. L'on trouve dans le cas Mussolini un exemple de la politique au service de l'argent, masque comme toujours sous une étiquette nationale, car il est venu sauver le capitalisme à une époque où nul n'aurait pu dire s'il n'allait pas être aboli et remplacé par une organisation ouvrière fédérative et syndicaliste. D'ailleurs, Mussolini clame à tous les vents que l'Etat est au-dessus de tout. Tout est dans l'Etat, rien n'est hors de l'Etat, rien n'est contre l'Etat.

Les réalisations sont surtout d'ordre militaire. Le fascisme ne s'est pas contenté d'être un parti armé ; il a voulu instruire la jeunesse, « espérer de la patrie et gage de l'avenir ». Depuis l'âge de quatre ans, le petit Italien est pris dans les organisations du Faisceau, qui le gardent jusqu'à sa mort. Il figurera comme homme dans le Parti ; comme travailleur dans le Syndicat ; comme flâneur dans le Dopolavoro (l'après-travail). Si ses parents ne l'ont pas enrôlé dans les Balillas (du nom du jeune héros qui souleva Gènes contre les Autrichiens), si, plus tard, il persiste à se tenir à l'écart, il n'en sera pas moins comme imprégné de l'esprit fasciste. Le journal, la rue, l'affiche, le cinéma, le livre, tout contribue à l'associer au mouvement et au régime.

L'armée comprend trois cent soixante-dix mille hommes, dotée d'un matériel de guerre que l'on modernise chaque jour : 105 escadrons groupant environ 22.000 hommes et 1.500 avions. A ce chiffre, il convient d'ajouter les différentes milices qui groupent plusieurs centaines de milliers d'hommes entraînés ; les organisations d'instruction pré-

militaire qui comptent 905.474 inscrits, dont 756.487 ont été déclarés aptes pour la période 1931-1932 ; les faisciaux juvéniles de combat, 324.000 hommes ; les avant-gardistes, 237.000 jeunes gens. En plus, en période de guerre, la loi de mobilisation votée en 1931 indique que « tous les citoyens, sans distinction d'âge ni de sexe, entre 16 et 70 ans, sont astreints à fournir leur concours à la défense nationale ».

Notons que le parti fasciste compte 1.212.566 adhérents et que l'œuvre des balillas en compte près de 3.000.000.

La jeunesse italienne tout entière, ouverte ou intellectuelle, vit dans une sorte d'état de fièvre nationale scrupuleusement entretenue par les chefs de la milice exclusivement chargés de ce dressage moral « dans l'esprit fasciste, c'est-à-dire antiparlementaire » (Mussolini) de la jeune Italie.

Elle n'est plus qu'une caserne où l'on entend le cliquetis des armes. On y exalte la guerre, la patrie, la noblesse du sacrifice au pays.

Le fascisme a atteint ce but ; il a fait de l'individu un esclave ; aujourd'hui, poursuivant son idée, il l'oriente vers « l'héroïsme » des champs d'honneur. Il n'est en somme qu'une manifestation aiguë du nationalisme qui se traduit par ces propos du Duce que « La guerre fait valoir entièrement l'énergie humaine en imprimant le sceau de la noblesse sur les peuples qui ont le courage de l'affronter ».

C'est un refrain connu ; nous avons affronté victorieusement la guerre ; nous n'en sommes pas plus nobles. L'Italie non plus, d'ailleurs. La gloire des peuples ne réside pas dans ses penseurs, dans ses savants. Aujourd'hui plus qu'hier, elle se mesure à l'étendue de ses cimetières, de ses ruines et à la richesse de ses hommes d'affaires.

Aussi ne faut-il pas oublier le bilan de ces dix années de fascisme, que l'on jette en pâture à l'admiration des foules et qui ne masque que d'innombrables persécutions, les prisons et les bagnes regorgent d'êtres humains dont le crime est d'avoir eu une opinion, et des morts par milliers.

Pour nous, Mussolini demeure le chef de bande heureux qui, s'appuyant sur l'argent et le sentiment national, put s'imposer par la violence et la cruauté, armes que les révolutionnaires et tous ses adversaires se sont refusés à employer par magnanimité. L'Italie n'est point rénovée ; elle est sous la botte ; sous la botte d'un barbare moderne, qui essaie de faire porter au peuple italien « l'idéal qu'il a formé pour lui » avec tous les dangers qu'il comporte pour lui et le monde entier. C'est l'enseignement qui se dégage des dix années de cette expérience qui a la sympathie de tous les ennemis du progrès social.

B. A.

(1) Les citations sont prises dans « Je suis partout » du 22 octobre, consacré en son entier au fascisme.

Où va l'Allemagne ?

Ce n'est pas sans une certaine pitié que l'on lit les nouvelles d'Allemagne. Une misère que nous arrivons difficilement à imaginer sévit dans ce pays.

Le nombre des chômeurs s'élève à près de 7 millions. Ils n'ont pour vivre que les misérables secours que leur donnent les caisses de l'Etat, et des communes.

La situation des jeunes est particulièrement tragique. Ceux qui sortaient d'apprentissage au commencement de la crise ont à peu près perdu toute valeur professionnelle ; les plus jeunes n'ont jamais pu en acquérir ; ils vont tous la vie s'ouvrir devant eux sans aucun horizon.

Un grand nombre sont livrés à eux-mêmes. Aucun secours n'étant alloué au chômeur de moins de vingt ans, ils se trouvent donc à la charge de leurs parents qui, parfois, ne pouvant les nourrir, les chassent du foyer paternel. Ils vivent de vol, de mendicité ou s'engagent dans la Légion étrangère en France.

Les illusions de jeunesse, les châteaux en Espagne que l'on se plaît à faire à dix-huit ans n'existent pas pour eux. L'avenir est bordé de noir. L'idée même de se marier, de se créer un foyer ne leur vient pas. Comment pourraient-ils faire ?

C'est cette triste situation qui explique que le prolétariat allemand a pu perdre la tête et se précipiter dans les bras d'Hitler, en voyant en lui un sauveur.

L'arrivée de von Papen au pouvoir a quelque peu modifié le cours des événements. Elle pose le principe de la restauration monarchique, qu'aujourd'hui les sphères gouvernementales tentent à peine de dissimuler.

Elle fut favorablement accueillie par la grosse finance et l'industrie lourde, qui reconnaissent dans le gouvernement de leur classe. Celui-ci ne devait pas tarder à démontrer qu'il méritait bien leur confiance. Le projet de reconstruction économique de von Papen, qui visait surtout à une diminution importante des salaires (déjà si réduits par Brüning) allant jusqu'à 18 et 20 %, s'est heurté à une résistance ouvrière qui a surpris jusqu'aux dirigeants ouvriers.

Le front unique du prolétariat s'est réalisé dans beaucoup d'endroits. Travailleurs socialistes, communistes voire hitlériens se sont battus côte à côte pour la défense de leur salaire. Batailles qui, dans de nombreux endroits, se sont terminées par des victoires ouvrières.

Les élections fixées pour dimanche 6 novembre n'apporteront aucun changement dans la situation politique de l'Allemagne. Il en sortira encore un Reichstag impuissant, puisqu'aucune majorité ne sera possible. C'est ce que désire le gouvernement des barons qui, en vertu de l'article 48 de la Constitu-

tion de Weimar, continuera de gouverner. D'ailleurs, en serait-il autrement que von Papen resterait quand même au pouvoir, étant prêt à employer la force de la Reichwehr et de détruire la constitution de Weimar pour se maintenir.

Pourtant, ces élections auront un sens indicatif. Déjà les pronostics s'établissent.

Il est à peu près certain qu'elles marqueront un recul certain du mouvement hitlérien. Ce parti est aujourd'hui menacé d'une scission.

C'est que ce mouvement monté artificiellement par une démagogie grossière, qui n'a pu avoir de valeur que par le fait d'une crise économique sans précédent, contenait trop de contradictions internes. Ce parti, subventionné pour but pour le capitalisme allemand, de faire contre-poids aux syndicats de la social-démocratie.

Mais son développement rapide, des plus surprenants, son contenu social de chômeurs affamés, les déclarations de certains leaders de gauche, tel Gregor Strasser, en faisant par certains côtés, un mouvement antiparlementaire, qui ne manquait pas d'inquiéter les maîtres de la finance allemande. Abandonnés par ceux-ci, déchirés par les divisions intestines, nous trouvons nous devant l'effondrement du mouvement raciste, ou sommes-nous devant un simple recul ? C'est ce que les élections de dimanche nous diront.

Elles marqueront sans doute aussi une avance des partis ouvriers, socialistes et communistes.

Le prolétariat allemand se retrouvera dans la même situation. La crise économique ne peut pas se résoudre dans le cadre de la société capitaliste ; elle pose devant la classe ouvrière allemande la nécessité révolutionnaire d'une transformation sociale.

Pour atteindre ce but, il est indispensable que l'unité ouvrière s'accomplisse, que les travailleurs abandonnent l'ordinaire politique dans laquelle ils s'enlèvent pour employer les méthodes d'action directe qui, seules, peuvent les conduire à la victoire.

L'HISTOIRE POPULAIRE DES RELIGIONS

par A. Delpach

Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée.

Table des matières : Origine et progression de l'idée du divin ; Religions mortes ; Religions vivantes ; Brahmanisme ; Bouddhisme ; Shinto Japonais ; Confucianisme ; Manichéisme ; Mazdéisme ; Religion des Juifs ; Christianisme ; Protestantisme ; Religion musulmane ; Mormonisme ; Conclusion.

Prix : 20 francs ; franco, 21 fr. 50.

L'Election Présidentielle aux Etats-Unis

Le 8 novembre, les électeurs américains éliront le collègue présidentiel dont l'unique mission consistera à désigner le nouveau président, qui tiendra de haute main pendant quatre années, le gouvernement de la politique américaine.

Ce qui contribue à donner une grande importance à cette élection, qu'on d'ordinaire qualifie de « grande élection », c'est la situation nettement catastrophique dans laquelle le monde capitaliste se débat. Anxieux des phénomènes divers, qui bouleversent si profondément les théories économiques classiques, jusqu'ici traditionnellement admises, et secoue rudement les bases mêmes du régime, qui sous la pression chancelle.

Le capitalisme devant l'échec de ses palliatifs successifs, se sent obligé de se débarrasser de la situation actuelle, et de se réorganiser. C'est l'origine de la croyance d'hommes politiques nouveaux, dictateurs ou semi-dictateurs, dont l'habileté pourrait, en vertu sans doute de dons magiques, arriver à la fin de cette situation chaotique, à l'apaisement des forces qui se heurtent, en hantant les organes grippés de la machine capitaliste. Les classes dirigeantes rêvent d'un Etat puissant dont le rôle d'une part, philanthropique, consisterait à venir en aide aux branches faibles de l'économie, et d'autre part, qui saurait, habilement conduit, discipliner les forces contradictoires du régime et sauvegarder ses intérêts.

Aujourd'hui, le capitalisme désemparé laisse aux Etats le soin de surmonter ses difficultés, il est ainsi contraint à surveiller plus attentivement les gouvernements et à manifester sa rancœur en cas de faillite.

C'est ce qui explique les chances habituellement insoupçonnées du candidat démocrate : Roosevelt. Le capitalisme américain fait grief à Hoover de n'avoir su lui éviter, pour le moins en partie, les effets de la crise, d'avoir fait preuve d'aveuglement, d'indifférence et de lâcheté. Au contraire, considérablement aggravée. La presse Hearst mène l'attaque avec beaucoup de vigueur et publie de longues incriminations contre Hoover, rendu responsable de tout, voire même de la crise. Aussi, le capitalisme américain, qui provoque les représailles de plus de 40 pays, et de ce fait les exportations ont diminué en 1931 de 20 %, en poids et de 37 %, en valeur sur les chiffres de l'année précédente. Dans le domaine politique, il préconise une collaboration plus effective avec les autres pays capitalistes. Un règlement des dettes de guerre en échange d'un changement de la politique douanière des autres nations, et d'un désarmement réel.

Mais il est un point sur lequel la campagne s'est déroulée plus particulièrement : c'est la prohibition. L'abolition du dix-huitième amendement de la constitution, le « Volstead Act » a constitué la partie sensible de la plate-forme électorale du parti démocrate, qui s'est essayé ainsi à attirer à lui, les « humides » du parti républicain, et les suffrages d'une importante partie de la classe ouvrière. C'était la première initiative d'autant plus heureuse, quelle permettait en plus, de disposer des troupes adverses en présentant le « Volstead Act » comme une cause de la démolition et de la corruption générale qui sévit aux Etats-Unis, et surtout du « Gnasgérisme » ; qu'elle constituait un argument de premier ordre en le présentant comme un excellent moyen pour rétablir, du moins en partie, l'équilibre budgétaire, mais encore, ce qui est de beaucoup plus important, elle permettait de détourner l'attention des masses des autres questions, surtout des effets de la crise et à lui cacher les perspectives particulièrement sombres.

Qui l'emportera le 8 novembre ? Pour nous et pour la classe ouvrière, la question importe peu. Car, en dépit des affirmations optimistes de certains des journaux bourgeois, l'avènement au Pouvoir des démocrates sera sans influence sur la situation, ou ses effets seront très limités. En effet, si les partis sont divisés par des différences pratiques, comme sur les droits protectionnistes, la prohibition, l'aide aux chômeurs, etc., ils sont unis sur les principes, et au Sénat ou à la Chambre des représentants ils votent politiquement ensemble.

Ce sont deux partis conservateurs, ou plutôt deux groupements de politiciens professionnels, admirablement organisés, dont le grand but est de s'emparer du pouvoir, et de l'énorme butin qui en constitue le « trophée » ou mieux, les bénéfices normaux de la victoire.

Ces deux partis traditionnels américains ont depuis longtemps perdu tout physionomie politique individuelle et seules subsistent quelques traditions locales. Le parti républicain, fut fondé vers la fin du XVIII^e siècle par Jefferson et s'était donné pour but, la lutte contre l'aristocratie terrienne et de faire pénétrer aux Etats-Unis, l'idéologie de la grande révolution française. Après quelques années d'exercice du pouvoir ou il qu'il publia naturellement ses promesses, une scission le scinda en deux, et en 1824, Jackson fonda le parti démocrate, qui, arrivé bientôt au pouvoir, se mit en devoir de disjoindre le vieux parti républicain.

Celui-ci se reconstitua vers 1838 dans les Etats du Nord et de l'Est sur la base de l'esclavage, et en 1860, ce nouveau parti républicain arriva au pouvoir en la personne de Abraham Lincoln, élu Président sur un programme antiesclavagiste. Les Etats du Sud restés fidèles au parti démocrate — qui étaient partisans — et dont les grands fermiers avaient un grand intérêt au maintien de l'esclavage, qui leur assurait une multitude d'esclaves qui travaillaient à bas prix, dans leurs vastes cultures, ripostèrent en proclamant la séparation. Ce fut la guerre de Sécession, dont les idéalistes, de toutes écoles ont longtemps magnifié le « noble but » de suppression de l'esclavage.

Cette guerre se termina par la victoire des Etats du Nord et de la doctrine républicaine, l'esclavage fut aboli et ainsi les esclaves en cessant de travailler à un prix illusoire, quand toutefois ils étaient payés, empêchèrent leurs maîtres de concurren-

cer trop fortement sur les marchés, les produits des Etats du Nord.

Depuis la fin de cette guerre les deux partis gardèrent les grandes lignes de leurs programmes jusqu'à ce que l'interdépendance des intérêts intervenant entre l'aristocratie terrienne des pays du Sud et les grands industriels du Nord supprima ce qui les opposait, faisait leur originalité. Les deux partis devinrent alors ce qu'ils sont aujourd'hui, des cliques de politiciens professionnels, inféodés étroitement aux puissances d'argent, qui les subventionnent l'un et l'autre et dans le même temps, et dont le rôle est d'exercer le pouvoir dans le sens des intérêts de la ploutocratie financière, et pour eux, de jouir du magnifique gâteau gouvernemental.

Quelle est la situation des partis ouvriers ? Le parti socialiste qui présente la candidature de principe, de Thomas, est sans influence réelle sur les masses ouvrières qui restent groupées dans les syndicats réactionnaires de « l'American Labor » qui, dans son dernier congrès de septembre vota des résolutions en faveur de Hoover et de Roosevelt. Ce parti ne peut guère compter que sur les voix de minces couches de l'industrie et du commerce, qui sont prolétaires encore indécis entre lui et le parti communiste. Un long temps s'écoulera encore avant que le P. S. A. ait quelques perspectives sérieuses de développement. Quant au parti communiste, il est encore à l'état embryonnaire et semble être condamné à végéter misérablement. C'est l'un de ces partis dont l'existence et l'entretien revient si cher aux moujiks russes sans d'autre résultat.

Quant aux autres organisations, elles ont chacune leur petite sphère d'attraction, soulignent l'importance du mouvement anarchiste-communiste dans les milieux d'immigrés, les fonctions des deux communistes-anarchistes soit l'idéologie animatrice de ces masses sur-exploitées.

Ainsi, les partis ouvriers américains sont sans influence sur les masses ouvrières qui dans leur immense majorité suivent encore les deux partis bourgeois. Elles n'ont point encore saisi leur duplicité, et semblent avoir peur des événements, l'ouvrier spéculateur étroitement adapté au régime a fait place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l'évolution se précipite à faire place à l'ouvrier en chômage en proie aux affres de la faim, sans que ce dernier se décide à venir renforcer ses organisations de classe. Mais attendons, ce peut être qu'une simple question de temps. Sous la pression des événements, et de la misère endurée, l

AU PED DU MUR... ...ON VOIT LE MAÇON

Les lecteurs trouveront peut-être fastidieux que, dans nos articles sur les événements qui se déroulent en Espagne, revienne comme un leitmotiv la question de l'attitude du parti socialiste dans ce pays.

Cependant depuis la guerre les partis politiques (soi-disant révolutionnaires) et surtout les partis socialistes ont porté un coup si grand à la combativité révolutionnaire des masses ouvrières organisées qu'il est nécessaire de démontrer pourquoi, et au jour le jour, toute la duplicité et la démagogie contenues dans les promesses fallacieuses faites par les politiciens socialistes aux travailleurs.

En faisant entrevoir aux travailleurs une possibilité d'amélioration de leur sort par la collaboration étroite du capital et du travail (ces deux intérêts si diamétralement opposés), les leaders socialistes qui n'ont pu accuser de pécher par ignorance ont commis vis-à-vis du peuple un abus de confiance moral que doivent dénoncer les anarchistes et tous les vrais révolutionnaires qui ne défendent pas le peuple pour leur propre intérêt.

L'Espagne n'a pas échappé — et pouvait-elle en être autrement — à la tactique socialiste déjà expérimentée (et comment) dans les autres pays où les socialistes ont participé en entier ou en partie à la direction des affaires. Les exemples d'Angleterre, de Belgique, d'Allemagne et de France sont des raisons plus que suffisantes pour les anarchistes pour combattre sans merci de tels individus. Si avec de telles références ces dévoués serviteurs ne font pas le bonheur du peuple espagnol c'est à désespérer de la politique. Tout de même si les bêteleurs politiques en quête de portefeuille ont réussi jusqu'ici à abuser de la bonne foi des travailleurs il se pourra qu'ils n'aient pu le vieux proverbe qui dit « Tant va la cruche à l'eau... » certaine en Espagne son exactitude et les politiciens de gauche de la Catalogne sentent déjà venir le vent de la défaite.

C'est pourquoi devant l'attitude antiparlamentaire de nos camarades de la C. N. T. de Catalogne que presque à la veille des élections (qui sont fixées au 20 novembre) tous les aspirants au futur parlement de Barcelone reprennent les arguments dont se sont servis ailleurs tous les socialistes aspirants au pouvoir, et prêchent la politique du moindre mal.

En ne votant pas, si vous suivez les conseils de la C. N. T., vous faites le jeu de la réaction et demain c'est l'ombre de la dictature qui de nouveau se dresse à l'horizon gouvernemental. Argument démagogique auquel répondent nos camarades en disant : « Depuis un an et demi que vous républicains et socialistes êtes au pouvoir, qu'avez-vous fait ? Avez-vous diminué les charges qui écrasent le peuple, avez-vous saisi les biens qui furent volés au peuple par les successeurs de Torquemada, avez-vous diminué le chômage, licencié les généraux et les officiers réactionnaires, avez-vous rendu la terre aux paysans, empêché-vous tout le mafia catholique d'acquiescer à l'ombre pour le retour du roi déchu ? Non ! en vils serviteurs du capital vous continuez, sous une étiquette, certes plus démocratique, l'œuvre d'asservissement et de persécution du peuple espagnol. C'est pourquoi nous Syndicalistes et Anarchistes nous allons vers les ouvriers qui commencent à voir clair, en leur disant en politique et des politiciens n'en attendez que des misères et des persécutions, ne comptez que sur votre propre force d'organisation consciente et l'action directe.

Et enfin on commence à s'apercevoir que ces paroles de vérité trouvent en Espagne un certain crédit, ce qui déchaîne de la part de nos ennemis des hurlements furieux mais vains. Camarades espagnols vous êtes dans la bonne voie. Continuez.

JACK MORTIMER.

Le Socialisme et la Révolution Russe

Les Communistes dans leur presse opposent souvent l'U.R.S.S. aux pays capitalistes. En U.R.S.S., disent-ils, règne la prospérité, absence totale de chômage, tandis que les pays capitalistes s'enfoncent de plus en plus dans la crise.

Le plan quinquennal est l'objet de controverses qui, parfois, ne manquent pas de pittoresque.

Toutefois on est allé en U.R.S.S. et nous rapporte ses impressions. Invariablement, il est enchanté des conquêtes soviétiques, il est communiste ou communiste. S'il appartient à l'autre camp, son récit « patétique » nous fait voir des queues devant les magasins où, dans les vitrines, des diagrammes savants tiennent lieu de marchandises. Pour le premier, le plan quinquennal réussit à 100 %, et encore en 4 ans. Pour le second, ce n'est qu'une vaste duperie qui, au bout de cinq ans, se maintient au pouvoir.

Le plan quinquennal est devenu la bête noire des vieilles marquises ruinées, qui s'imaginent que sa réussite provoquera la révolution mondiale.

Les communistes, d'ailleurs, partagent largement ce point de vue. On voit depuis quelques années les dirigeants des partis communistes lier le sort de la révolution mondiale à la réussite du plan russe.

Quand on lit des atermoiements pareils sous la plume de gens qui se réclament constamment de Marx, on se rend compte de l'aveuglement religieux qui s'est emparé d'une bonne partie de militants ouvriers, qui s'imaginent pouvoir expliquer les phénomènes sociaux à grands coups de textes de Marx ou de Lénine. On voit, aussi, combien Marx, qui avait l'habitude d'étudier les phénomènes sociaux en eux-mêmes, avait raison de dire qu'il n'était pas marxiste.

Les social-démocrates, de leur côté, ne manquent pas d'attaquer la gestion des affaires russes par leurs frères de doctrine. Ils apportent dans leur critique toute l'astuce de politiciens. D'apparence assez solide, cette critique « de gestion » s'écroule au premier contact d'une étude sérieuse.

Pour mieux abrutir leur lecteur, ils ne se servent que de faits isolés (puissés largement dans la « Russie Opprimée »), illustrant le gaspillage dont souffre la triste réalité soviétique. Mais ils se gardent bien de nous dire par quel moyen on pourrait éviter ce gaspillage.

De temps en temps, ils se hasardent à proclamer la nécessité d'un retour à une économie libre, c'est-à-dire au capitalisme. Pourtant, depuis plusieurs années déjà, la faillite de l'école libérale est trop évidente pour pouvoir trouver encore des défenseurs parmi ses plus zélés partisans.

Maintenant, c'est l'économie planifiée — la nationalisation des banques, des chemins de fer et des mines... — qui est à l'ordre du jour.

Même des observateurs sérieux, comme Lucien Laurat, par exemple, se laissent entraîner dans le gouffre de ces mots d'ordre réformistes.

Cependant, la social-démocratie était au pouvoir en Allemagne, en Autriche, en

LIVRES ET REVUES

JULES ROMAINS

« Les hommes de bonne volonté »

(Suite)

« Le 6 octobre », c'est une journée de la vie de Paris. « Crime de Quinette », c'est deux journées de la vie de Paris, les mardi 12 et samedi 13 octobre 1908. Les mêmes qualités que j'ai notées dans le premier volume se retrouvent dans le second, avec le développement de chacun de ces « romans » (si l'on tient à les appeler ainsi), qui ne sont ni parallèles, ni juxtaposés, mais seulement placés les uns à côté des autres, avec, parfois, des points de rencontre fortuits, ainsi que cela arrive à charnières en œuvre de ce procédé nouveau que Jules Romains se révèle un écrivain « social », autant que dans son dessein de saisir la société avec toute sa complexité. Zola, dont on peut dire qu'il a été le premier « écrivain prolétarien » — sans doute aussi le plus puissant — n'a jamais été un prolétaire. C'était un petit bourgeois, sans doute, mais d'abord et surtout un savant, observateur et sincère. Jules Romains n'est pas un « écrivain prolétarien ». Il n'y prétend pas, et rien dans son œuvre, si ce n'est cette sympathique curiosité pour les milieux ouvriers, n'autoriseraient à lui donner une telle étiquette. Mais, à vouloir par des investigations, et à y réussir, il dépasse Zola, et, par suite, nombre d'écrivains qui, aujourd'hui, en France, prétendent à la gloire littéraire. Vais-je indiquer quelques-uns de ceux pour qui il n'est pas, à l'heure actuelle, de « styliste » meilleur que Béraud ? ou quelques-uns de ceux qui ne tiennent aucunement pour Zola ? On a voulu, devant moi, démontrer la supériorité, comme écrivain, de Béraud. J'ai dit ici assez nettement le bien que j'en pensais, pour n'être pas suspect de partialité à son égard. Il n'est pas donné à tout le monde d'exprimer avec autant de bonheur la vision et la sincérité d'un monde, que Jules Romains. Mais son talent se borne à cette faculté d'expression qui donne une vie intense à un sujet qui, par ailleurs, lui plaît. Jules Romains, lui, dans « Les hommes de bonne volonté » plus qu'ailleurs, (mais c'est une question de degré plus que de qualité) sans vaines recherches de rhétorique, exprime une humanité plus vaste, et il n'est gêné à aucun moment pour comprendre les mobiles des actions humaines. Cela parce qu'il a une perception plus vive de l'homme, dans sa profession, dans sa vie intime, dans sa vie publique, dans les moindres détours de sa pensée en marche, dans l'étonnante simplicité de ces actes les plus gros de conséquences.

Pour en donner une idée, je résumerai ici les « actions » contenues dans ces deux premiers volumes.

Le relieur Quinette a vu pénétrer chez lui un homme aux mains ensanglantées. C'est l'assassin d'une vieille femme. Quinette exprime une humanité plus vaste, et il n'est gêné à aucun moment pour comprendre les mobiles des actions humaines. Cela parce qu'il a une perception plus vive de l'homme, dans sa profession, dans sa vie intime, dans sa vie publique, dans les moindres détours de sa pensée en marche, dans l'étonnante simplicité de ces actes les plus gros de conséquences.

Pour en donner une idée, je résumerai ici les « actions » contenues dans ces deux premiers volumes.

Le relieur Quinette a vu pénétrer chez lui un homme aux mains ensanglantées. C'est l'assassin d'une vieille femme. Quinette exprime une humanité plus vaste, et il n'est gêné à aucun moment pour comprendre les mobiles des actions humaines. Cela parce qu'il a une perception plus vive de l'homme, dans sa profession, dans sa vie intime, dans sa vie publique, dans les moindres détours de sa pensée en marche, dans l'étonnante simplicité de ces actes les plus gros de conséquences.

Pour en donner une idée, je résumerai ici les « actions » contenues dans ces deux premiers volumes.

Le relieur Quinette a vu pénétrer chez lui un homme aux mains ensanglantées. C'est l'assassin d'une vieille femme. Quinette exprime une humanité plus vaste, et il n'est gêné à aucun moment pour comprendre les mobiles des actions humaines. Cela parce qu'il a une perception plus vive de l'homme, dans sa profession, dans sa vie intime, dans sa vie publique, dans les moindres détours de sa pensée en marche, dans l'étonnante simplicité de ces actes les plus gros de conséquences.

Pour en donner une idée, je résumerai ici les « actions » contenues dans ces deux premiers volumes.

Le relieur Quinette a vu pénétrer chez lui un homme aux mains ensanglantées. C'est l'assassin d'une vieille femme. Quinette exprime une humanité plus vaste, et il n'est gêné à aucun moment pour comprendre les mobiles des actions humaines. Cela parce qu'il a une perception plus vive de l'homme, dans sa profession, dans sa vie intime, dans sa vie publique, dans les moindres détours de sa pensée en marche, dans l'étonnante simplicité de ces actes les plus gros de conséquences.

Pour en donner une idée, je résumerai ici les « actions » contenues dans ces deux premiers volumes.

Le relieur Quinette a vu pénétrer chez lui un homme aux mains ensanglantées. C'est l'assassin d'une vieille femme. Quinette exprime une humanité plus vaste, et il n'est gêné à aucun moment pour comprendre les mobiles des actions humaines. Cela parce qu'il a une perception plus vive de l'homme, dans sa profession, dans sa vie intime, dans sa vie publique, dans les moindres détours de sa pensée en marche, dans l'étonnante simplicité de ces actes les plus gros de conséquences.

Pour en donner une idée, je résumerai ici les « actions » contenues dans ces deux premiers volumes.

Le relieur Quinette a vu pénétrer chez lui un homme aux mains ensanglantées. C'est l'assassin d'une vieille femme. Quinette exprime une humanité plus vaste, et il n'est gêné à aucun moment pour comprendre les mobiles des actions humaines. Cela parce qu'il a une perception plus vive de l'homme, dans sa profession, dans sa vie intime, dans sa vie publique, dans les moindres détours de sa pensée en marche, dans l'étonnante simplicité de ces actes les plus gros de conséquences.

Pour en donner une idée, je résumerai ici les « actions » contenues dans ces deux premiers volumes.

Le relieur Quinette a vu pénétrer chez lui un homme aux mains ensanglantées. C'est l'assassin d'une vieille femme. Quinette exprime une humanité plus vaste, et il n'est gêné à aucun moment pour comprendre les mobiles des actions humaines. Cela parce qu'il a une perception plus vive de l'homme, dans sa profession, dans sa vie intime, dans sa vie publique, dans les moindres détours de sa pensée en marche, dans l'étonnante simplicité de ces actes les plus gros de conséquences.

Pour en donner une idée, je résumerai ici les « actions » contenues dans ces deux premiers volumes.

Le relieur Quinette a vu pénétrer chez lui un homme aux mains ensanglantées. C'est l'assassin d'une vieille femme. Quinette exprime une humanité plus vaste, et il n'est gêné à aucun moment pour comprendre les mobiles des actions humaines. Cela parce qu'il a une perception plus vive de l'homme, dans sa profession, dans sa vie intime, dans sa vie publique, dans les moindres détours de sa pensée en marche, dans l'étonnante simplicité de ces actes les plus gros de conséquences.

Pour en donner une idée, je résumerai ici les « actions » contenues dans ces deux premiers volumes.

Le relieur Quinette a vu pénétrer chez lui un homme aux mains ensanglantées. C'est l'assassin d'une vieille femme. Quinette exprime une humanité plus vaste, et il n'est gêné à aucun moment pour comprendre les mobiles des actions humaines. Cela parce qu'il a une perception plus vive de l'homme, dans sa profession, dans sa vie intime, dans sa vie publique, dans les moindres détours de sa pensée en marche, dans l'étonnante simplicité de ces actes les plus gros de conséquences.

Pour en donner une idée, je résumerai ici les « actions » contenues dans ces deux premiers volumes.

Le relieur Quinette a vu pénétrer chez lui un homme aux mains ensanglantées. C'est l'assassin d'une vieille femme. Quinette exprime une humanité plus vaste, et il n'est gêné à aucun moment pour comprendre les mobiles des actions humaines. Cela parce qu'il a une perception plus vive de l'homme, dans sa profession, dans sa vie intime, dans sa vie publique, dans les moindres détours de sa pensée en marche, dans l'étonnante simplicité de ces actes les plus gros de conséquences.

Pour en donner une idée, je résumerai ici les « actions » contenues dans ces deux premiers volumes.

Le relieur Quinette a vu pénétrer chez lui un homme aux mains ensanglantées. C'est l'assassin d'une vieille femme. Quinette exprime une humanité plus vaste, et il n'est gêné à aucun moment pour comprendre les mobiles des actions humaines. Cela parce qu'il a une perception plus vive de l'homme, dans sa profession, dans sa vie intime, dans sa vie publique, dans les moindres détours de sa pensée en marche, dans l'étonnante simplicité de ces actes les plus gros de conséquences.

Pour en donner une idée, je résumerai ici les « actions » contenues dans ces deux premiers volumes.

Le relieur Quinette a vu pénétrer chez lui un homme aux mains ensanglantées. C'est l'assassin d'une vieille femme. Quinette exprime une humanité plus vaste, et il n'est gêné à aucun moment pour comprendre les mobiles des actions humaines. Cela parce qu'il a une perception plus vive de l'homme, dans sa profession, dans sa vie intime, dans sa vie publique, dans les moindres détours de sa pensée en marche, dans l'étonnante simplicité de ces actes les plus gros de conséquences.

Pour en donner une idée, je résumerai ici les « actions » contenues dans ces deux premiers volumes.

Le relieur Quinette a vu pénétrer chez lui un homme aux mains ensanglantées. C'est l'assassin d'une vieille femme. Quinette exprime une humanité plus vaste, et il n'est gêné à aucun moment pour comprendre les mobiles des actions humaines. Cela parce qu'il a une perception plus vive de l'homme, dans sa profession, dans sa vie intime, dans sa vie publique, dans les moindres détours de sa pensée en marche, dans l'étonnante simplicité de ces actes les plus gros de conséquences.

Pour en donner une idée, je résumerai ici les « actions » contenues dans ces deux premiers volumes.

Le relieur Quinette a vu pénétrer chez lui un homme aux mains ensanglantées. C'est l'assassin d'une vieille femme. Quinette exprime une humanité plus vaste, et il n'est gêné à aucun moment pour comprendre les mobiles des actions humaines. Cela parce qu'il a une perception plus vive de l'homme, dans sa profession, dans sa vie intime, dans sa vie publique, dans les moindres détours de sa pensée en marche, dans l'étonnante simplicité de ces actes les plus gros de conséquences.

Pour en donner une idée, je résumerai ici les « actions » contenues dans ces deux premiers volumes.

Le relieur Quinette a vu pénétrer chez lui un homme aux mains ensanglantées. C'est l'assassin d'une vieille femme. Quinette exprime une humanité plus vaste, et il n'est gêné à aucun moment pour comprendre les mobiles des actions humaines. Cela parce qu'il a une perception plus vive de l'homme, dans sa profession, dans sa vie intime, dans sa vie publique, dans les moindres détours de sa pensée en marche, dans l'étonnante simplicité de ces actes les plus gros de conséquences.

Pour en donner une idée, je résumerai ici les « actions » contenues dans ces deux premiers volumes.

Le relieur Quinette a vu pénétrer chez lui un homme aux mains ensanglantées. C'est l'assassin d'une vieille femme. Quinette exprime une humanité plus vaste, et il n'est gêné à aucun moment pour comprendre les mobiles des actions humaines. Cela parce qu'il a une perception plus vive de l'homme, dans sa profession, dans sa vie intime, dans sa vie publique, dans les moindres détours de sa pensée en marche, dans l'étonnante simplicité de ces actes les plus gros de conséquences.

Pour en donner une idée, je résumerai ici les « actions » contenues dans ces deux premiers volumes.

Le relieur Quinette a vu pénétrer chez lui un homme aux mains ensanglantées. C'est l'assassin d'une vieille femme. Quinette exprime une humanité plus vaste, et il n'est gêné à aucun moment pour comprendre les mobiles des actions humaines. Cela parce qu'il a une perception plus vive de l'homme, dans sa profession, dans sa vie intime, dans sa vie publique, dans les moindres détours de sa pensée en marche, dans l'étonnante simplicité de ces actes les plus gros de conséquences.

Pour en donner une idée, je résumerai ici les « actions » contenues dans ces deux premiers volumes.

Le relieur Quinette a vu pénétrer chez lui un homme aux mains ensanglantées. C'est l'assassin d'une vieille femme. Quinette exprime une humanité plus vaste, et il n'est gêné à aucun moment pour comprendre les mobiles des actions humaines. Cela parce qu'il a une perception plus vive de l'homme, dans sa profession, dans sa vie intime, dans sa vie publique, dans les moindres détours de sa pensée en marche, dans l'étonnante simplicité de ces actes les plus gros de conséquences.

A. RET.

détail à l'autre, revenant, complétant, retouchant jusqu'à l'achèvement final.

EDOUARD PEISSON

Parti de Liverpool (Grasset)

Ce vivant roman de la mer, bien que familier par son sujet, est ici traité de main de maître. Il est d'actualité, au moment du lancement du *Normandie*, puisqu'il retrace les éphémères d'un paquebot anglais destiné à aller transporter les transatlantiques des marines concurrentes qui sont misérablement des sa premières traversées. L'auteur a exprimé de façon à les rendre sensibles l'orgueil anglais doublé de l'orgueil des dirigeants de la Compagnie de Navigation, qui ne veulent pas consentir à avoir leur responsabilité dans la catastrophe ; la solidarité étonnante des marins de tout grade, et de tous les matelots du monde, du capitaine au dernier mousse ; l'affolement égoïste des passagers chez qui l'instinct de conservation à son paroxysme fait repaître la bête déchaînée. Edouard Peisson apporte sa contribution à la connaissance des hommes de mer, des capitaines pour qui, seuls, comptent l'idée du profit et l'esprit de domination.

H. L.

EDOUARD PEISSON

Parti de Liverpool (Grasset)

Ce vivant roman de la mer, bien que familier par son sujet, est ici traité de main de maître. Il est d'actualité, au moment du lancement du *Normandie*, puisqu'il retrace les éphémères d'un paquebot anglais destiné à aller transporter les transatlantiques des marines concurrentes qui sont misérablement des sa premières traversées. L'auteur a exprimé de façon à les rendre sensibles l'orgueil anglais doublé de l'orgueil des dirigeants de la Compagnie de Navigation, qui ne veulent pas consentir à avoir leur responsabilité dans la catastrophe ; la solidarité étonnante des marins de tout grade, et de tous les matelots du monde, du capitaine au dernier mousse ; l'affolement égoïste des passagers chez qui l'instinct de conservation à son paroxysme fait repaître la bête déchaînée. Edouard Peisson apporte sa contribution à la connaissance des hommes de mer, des capitaines pour qui, seuls, comptent l'idée du profit et l'esprit de domination.

H. L.

EDOUARD PEISSON

Parti de Liverpool (Grasset)

Ce vivant roman de la mer, bien que familier par son sujet, est ici traité de main de maître. Il est d'actualité, au moment du lancement du *Normandie*, puisqu'il retrace les éphémères d'un paquebot anglais destiné à aller transporter les transatlantiques des marines concurrentes qui sont misérablement des sa premières traversées. L'auteur a exprimé de façon à les rendre sensibles l'orgueil anglais doublé de l'orgueil des dirigeants de la Compagnie de Navigation, qui ne veulent pas consentir à avoir leur responsabilité dans la catastrophe ; la solidarité étonnante des marins de tout grade, et de tous les matelots du monde, du capitaine au dernier mousse ; l'affolement égoïste des passagers chez qui l'instinct de conservation à son paroxysme fait repaître la bête déchaînée. Edouard Peisson apporte sa contribution à la connaissance des hommes de mer, des capitaines pour qui, seuls, comptent l'idée du profit et l'esprit de domination.

H. L.

EDOUARD PEISSON

Parti de Liverpool (Grasset)

Ce vivant roman de la mer, bien que familier par son sujet, est ici traité de main de maître. Il est d'actualité, au moment du lancement du *Normandie*, puisqu'il retrace les éphémères d'un paquebot anglais destiné à aller transporter les transatlantiques des marines concurrentes qui sont misérablement des sa premières traversées. L'auteur a exprimé de façon à les rendre sensibles l'orgueil anglais doublé de l'orgueil des dirigeants de la Compagnie de Navigation, qui ne veulent pas consentir à avoir leur responsabilité dans la catastrophe ; la solidarité étonnante des marins de tout grade, et de tous les matelots du monde, du capitaine au dernier mousse ; l'affolement égoïste des passagers chez qui l'instinct de conservation à son paroxysme fait repaître la bête déchaînée. Edouard Peisson apporte sa contribution à la connaissance des hommes de mer, des capitaines pour qui, seuls, comptent l'idée du profit et l'esprit de domination.

H. L.

EDOUARD PEISSON

Parti de Liverpool (Grasset)

Ce vivant roman de la mer, bien que familier par son sujet, est ici traité de main de maître. Il est d'actualité, au moment du lancement du *Normandie*, puisqu'il retrace les éphémères d'un paquebot anglais destiné à aller transporter les transatlantiques des marines concurrentes qui sont misérablement des sa premières traversées. L'auteur a exprimé de façon à les rendre sensibles l'orgueil anglais doublé de l'orgueil des dirigeants de la Compagnie de Navigation, qui ne veulent pas consentir à avoir leur responsabilité dans la catastrophe ; la solidarité étonnante des marins de tout grade, et de tous les matelots du monde, du capitaine au dernier mousse ; l'affolement égoïste des passagers chez qui l'instinct de conservation à son paroxysme fait repaître la bête déchaînée. Edouard Peisson apporte sa contribution à la connaissance des hommes de mer, des capitaines pour qui, seuls, comptent l'idée du profit et l'esprit de domination.

H. L.

EDOUARD PEISSON

Parti de Liverpool (Grasset)

Ce vivant roman de la mer, bien que familier par son sujet, est ici traité de main de maître. Il est d'actualité, au moment du lancement du *Normandie*, puisqu'il retrace les éphémères d'un paquebot anglais destiné à aller transporter les transatlantiques des marines concurrentes qui sont misérablement des sa premières traversées. L'auteur a exprimé de façon à les rendre sensibles l'orgueil anglais doublé de l'orgueil des dirigeants de la Compagnie de Navigation, qui ne veulent pas consentir à avoir leur responsabilité dans la catastrophe ; la solidarité étonnante des marins de tout grade, et de tous les matelots du monde, du capitaine au dernier mousse ; l'affolement égoïste des passagers chez qui l'instinct de conservation à son paroxysme fait repaître la bête déchaînée. Edouard Peisson apporte sa contribution à la connaissance des hommes de mer, des capitaines pour qui, seuls, comptent l'idée du profit et l'esprit de domination.

H. L.

EDOUARD PEISSON

Parti de Liverpool (Grasset)

Ce vivant roman de la mer, bien que familier par son sujet, est ici traité de main de maître. Il est d'actualité, au moment du lancement du *Normandie*, puisqu'il retrace les éphémères d'un paquebot anglais destiné à aller transporter les transatlantiques des marines concurrentes qui sont misérablement des sa premières traversées. L'auteur a exprimé de façon à les rendre sensibles l'orgueil anglais doublé de l'orgueil des dirigeants de la Compagnie de Navigation, qui ne veulent pas consentir à avoir leur responsabilité dans la catastrophe ; la solidarité étonnante des marins de tout grade, et de tous les matelots du monde, du capitaine au dernier mousse ; l'affolement égoïste des passagers chez qui l'instinct de conservation à son paroxysme fait repaître la bête déchaînée. Edouard Peisson apporte sa contribution à la connaissance des hommes de mer, des capitaines pour qui, seuls, comptent l'idée du profit et l'esprit de domination.

H. L.

EDOUARD PEISSON

Parti de Liverpool (Grasset)

Ce vivant roman de la mer, bien que familier par son sujet, est ici traité de main de maître. Il est d'actualité, au moment du lancement du *Normandie*, puisqu'il retrace les éphémères d'un paquebot anglais destiné à aller transporter les transatlantiques des marines concurrentes qui sont misérablement des sa premières traversées. L'auteur a exprimé de façon à les rendre sensibles l'orgueil anglais doublé de l'orgueil des dirigeants de la Compagnie de Navigation, qui ne veulent pas consentir à avoir leur responsabilité dans la catastrophe ; la solidarité étonnante des marins de tout grade, et de tous les matelots du monde, du capitaine au dernier mousse ; l'affolement égoïste des passagers chez qui l'instinct de conservation à son paroxysme fait repaître la bête déchaînée. Edouard Peisson apporte sa contribution à la connaissance des hommes de mer, des capitaines pour qui, seuls, comptent l'idée du profit et l'esprit de domination.

H. L.

EDOUARD PEISSON

Parti de Liverpool (Grasset)

Ce vivant roman de la mer, bien que familier par son sujet, est ici traité de main de maître. Il est d'actualité, au moment du lancement du *Normandie*, puisqu'il retrace les éphémères d'un paquebot anglais destiné à aller transporter les transatlantiques des marines concurrentes qui sont misérablement des sa premières traversées. L'auteur a exprimé de façon à les rendre sensibles l'orgueil anglais doublé de l'orgueil des dirigeants de la Compagnie de Navigation, qui ne veulent pas consentir à avoir leur responsabilité dans la catastrophe ; la solidarité étonnante des marins de tout grade, et de tous les matelots du monde, du capitaine au dernier mousse ; l'affolement égoïste des passagers chez qui l'instinct de conservation à son paroxysme fait repaître la bête déchaînée. Edouard Peisson apporte sa contribution à la connaissance des hommes de mer, des capitaines pour qui, seuls, comptent l'idée du profit et l'esprit de domination.

H. L.

EDOUARD PEISSON

Parti de Liverpool (Grasset)

Ce vivant roman de la mer, bien que familier par son sujet, est ici traité de main de maître. Il est d'actualité, au moment du lancement du *Normandie*, puisqu'il retrace les éphémères d'un paquebot anglais destiné à aller transporter les transatlantiques des marines concurrentes qui sont misérablement des sa premières traversées. L'auteur a exprimé de façon à les rendre sensibles l'orgueil anglais doublé de l'orgueil des dirigeants de la Compagnie de Navigation, qui ne veulent pas consentir à avoir leur responsabilité dans la catastrophe ; la solidarité étonnante des marins de tout grade, et de tous les matelots du monde, du capitaine au dernier mousse ; l'affolement égoïste des passagers chez qui l'instinct de conservation à son paroxysme fait repaître la bête déchaînée. Edouard Peisson apporte sa contribution à la connaissance des hommes de mer, des capitaines pour qui, seuls, comptent l'idée du profit et l'esprit de domination.

H. L.

EDOUARD PEISSON

Parti de Liverpool (Grasset)

Ce vivant roman de la mer, bien que familier par son sujet, est ici traité de main de maître. Il est d'actualité, au moment du lancement du *Normandie*, puisqu'il retrace les éphémères d'un paquebot anglais destiné à aller transporter les transatlantiques des marines concurrentes qui sont misérablement des sa premières traversées. L'auteur a exprimé de façon à les rendre sensibles l'orgueil anglais doublé de l'orgueil des dirigeants de la Compagnie de Navigation, qui ne veulent pas consentir à avoir leur responsabilité dans la catastrophe ; la solidarité étonnante des marins de tout grade, et de tous les matelots du monde, du capitaine au dernier mousse ; l'affolement égoïste des passagers chez qui l'instinct de conservation à son paroxysme fait repaître la bête déchaînée. Edouard Peisson apporte sa contribution à la connaissance des hommes de mer, des capitaines pour qui, seuls, comptent l'idée du profit et l'esprit de domination.

H. L.

EDOUARD PEISSON

Parti de Liverpool (Grasset)

Ce vivant roman de la mer, bien que familier par son sujet, est ici traité de main de maître. Il est d'actualité, au moment du lancement du *Normandie*, puisqu'il retrace les éphémères d'un paquebot anglais destiné à aller transporter les transatlantiques des marines concurrentes qui sont misérablement des sa premières traversées. L'auteur a exprimé de façon à les rendre sensibles l'orgueil anglais doublé de l'orgueil des dirigeants de la Compagnie de Navigation, qui ne veulent pas consentir à avoir leur responsabilité dans la catastrophe ; la solidarité étonnante des marins de tout grade, et de tous les matelots du monde, du capitaine au dernier mousse ; l'affolement égoïste des passagers chez qui l'instinct de conservation à son paroxysme fait repaître la bête déchaînée. Edouard Peisson apporte sa contribution à la connaissance des hommes de mer, des capitaines pour qui, seuls, comptent l'idée du profit et l'esprit de domination.

H. L.

EDOUARD PEISSON

Parti de Liverpool (Grasset)

Ce vivant roman de la mer, bien que familier par son sujet, est ici traité de main de maître. Il est d'actualité, au moment du lancement du *Normandie*, puisqu'il retrace les éphémères d'un paquebot anglais destiné à aller transporter les transatlantiques des marines concurrentes qui sont misérablement des sa premières traversées. L'auteur a exprimé de façon à les rendre sensibles l'orgueil anglais doublé de l'orgueil des dirigeants de la Compagnie de Navigation, qui ne veulent pas consentir à avoir leur responsabilité dans la catastrophe ; la solidarité étonnante des marins de tout grade, et de tous les matelots du monde, du capitaine au dernier mousse ; l'affolement égoïste des passagers chez qui l'instinct de conservation à son paroxysme fait repaître la bête déchaînée. Edouard Peisson apporte sa contribution à la connaissance des hommes de mer, des capitaines pour qui, seuls, comptent l'idée du profit et l'esprit de domination.

H. L.

EDOUARD PEISSON

A BAS LA GUERRE ! A BAS LA PAIX !

Nous ne sommes pas des pacifistes

La voix de Province

Périgueux

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

Lundi 24 octobre, vers les 11 heures du matin, l'un pouvait voir deux colosses de pandores arriver de façon scandaleuse un compagnon qui revenait de son travail, le fouiller et lui passer les menottes malgré les protestations du camarade et de certaines personnes assistant étonnées d'une telle manière d'opérer.

Renseignements pris, on sut par la suite que le compagnon avait été arrêté pour n'avoir pas payé les frais d'un procès-verbal pour molo, sans avoir prévu l'intérêt des quelques jours de prison qu'il avait à faire, on hésita pas un seul instant de passer les menottes à ce « redoutable bandit ».

Les cognes comprit qu'ils avaient gaffé puisque, une heure après, moyennant le versement de 100 fr. ils lâchaient le camarade en question.

Mais dites donc, messieurs les Pandores et ceux qui vous commandent, s'il s'agit d'arrêter un gros bonnet, un espèce d'Oustrie ou un Bouillay-Lafont, vous n'avez pas la forme, mais un ouvrier, ça n'a pas la même valeur ! Avez-vous réfléchi un instant qu'une arrestation aussi stupide pouvait flaqueur ce garçon sans pitié et sans pitié.

Heureusement que vous êtes là, avec votre autorité, vos prisons et les menottes. Les crapules courent les rues et les honnêtes gens sont enfermés ! Mais ça, ça n'est pas la Ligue des Droits de l'Homme et du Citoyen de Périgueux ?

L'Anti-Flic.

CONFÉRENCE SEBASTIAN-FAURE

Notre camarade étant venu faire une conférence sur le socialisme, nous avons pu nous empêcher la guerre ? 350 personnes environ étaient venues écouter notre ami ! Il va sans dire que notre vieux compagnon suit charnellement l'auditoire par sa parole et ses arguments, le problème du désarmement fut magistralement solutionné. Le désarmement unilatéral est en effet le seul moyen d'empêcher à tout jamais la guerre. Le public fut presque silencieux et l'avis de notre ami, désarmement par la révolution ou la révolution par le désarmement.

Ceci se comprend si le peuple était moins divisé. Par sa puissance et son action, il pourrait imposer aux gouvernements le désarmement complet et si, demain, la classe ouvrière unie ses organisations syndicales, imposait la disposition de tous les armements et des armes de mort, il en serait fini également des puissances financières, des potentats, et de l'autorité. La Révolution serait faite.

Le groupe organisateur de la conférence avait invité les adhérents du Comité Rolland-Barboux à venir apporter leur point de vue.

Le Comité avait donc délégué le citoyen Perrin, bien connu des Limousins pour prendre la parole, il n'avait pas de peine à faire valoir la thèse exposée par Sébastien, mais il fit une autre conférence sur les hommes que les bolcheviques ont l'habitude de nous servir : amorce rouge, impérialisme, etc., etc. Il n'y a qu'une chose qui nous oblige à nous parler, c'est des marins de la Mer Noire, car tout le monde sait que Perrin est un digne représentant des marins de la Mer Noire. Sébastien Faure est bien fait de mettre notre Limousin en place, et de l'avis de tout le monde, ce fut une bonne leçon.

Puis ce fut le tour de notre patisson péguignard qui ne connaît pas de l'histoire, mais qui reconnaît que la révolution d'Amsterdam n'était pas spécifiquement communiste, mais qu'elle était une guerre civile. Sébastien Faure avait apporté un moyen d'écarter la guerre si s'y réfère et on lui demanda que toute la salle vole pour ou contre. Ce qui fut fait sans danger pour personne, même pour les communistes présents.

Ce fut malgré tout une bonne soirée, on échangea des idées, on se fit des amis, on se fit des ennemis, mais plus que jamais la suppression de la guerre nous paraît la plus urgente des tâches. Les bolcheviques ne nous ont rien appris de nouveau, mais du Peuple.

Germinal.

Toulouse

UNE AFFICHE DU GROUPE DE TOULOUSE

Travailleurs,

Si la question vous intéresse, arrêtez-vous.

Nous vous soumettons un contrat de travail, type d'une multitude d'autres qui montre jusqu'à quel point l'exploitation honteuse du travail par le capital.

Lisez bien ! Vous y verrez quelle est la misère de l'ouvrier actuel. Hélas ! Vous verrez quelle est la valeur de cette fameuse « Liberté ».

CONTRAT

Le soussigné M. Emile Rochette, Directeur-administrateur des Sucreries de Pithiviers-le-Vieux, (Loiret) France, engage par contrat en qualité de manoeuvre le nommé... de la province de Almor, Andalousie (Espagne), afin de travailler dans l'exploitation desdites Sucreries au prix de un franc vingt-cinq centimes à l'heure. La Sucrerie de Pithiviers-le-Vieux se réserve le droit de changer ledit ouvrier de localité, ou de l'utiliser dans les travaux de la fabrication d'une quelconque des trois usines qu'elle possède dans le département. Cet ouvrier s'oblige à fournir ses services ou il lui sera assigné, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur des fabriques de jour comme de nuit, sans aucun délai, ni interruption pendant les repas qui seront pris durant le travail selon l'ancienne coutume établie dans ces sortes de travaux. Les relevés de tour se font chaque 15 jours et le salaire de l'ouvrier dans ce cas restera toujours le même, soit 1 fr. 25 à l'heure.

Dans l'un ou l'autre cas, l'ouvrier reste obligé à fournir ses services pendant 12 heures minimum, soit de jour, soit de nuit selon le tour qui lui correspond. L'ouvrier précité restera également obligé de travailler pendant des heures extraordinaires lorsque le cas se présentera selon la coutume dans les sucraeries, ces heures lui seront payées à raison de 2 fr. 30, deux francs cinquante centimes.

Le présent contrat est passé pour une période de temps qui commencera le jour de l'arrivée qui sera septembre prochain et se terminera le 31 octobre 1933.

Notre service de librairie

186, Boul. de la Villette, Paris-19° — Chèque Postal : Frémont Paris 1642-80

Le service de Librairie du « Libéraire » se charge de fournir tous les ouvrages de philosophie, sociologie, sciences, littérature, question sexuelle, hygiène, ainsi que tous les classiques de langue française.

Il lui suffit pour cela de nous indiquer le titre de l'ouvrage, le nom de l'auteur et, si possible, de l'éditeur.

Toute commande est servie dans les huit jours.

Il n'est pas fait d'envoi à crédit ou contre remboursement.

Les frais de ports sont calculés à raison de 0/0 pour la France et 20/0 pour l'étranger.

3° Aux bibliothèques, syndicats, groupes et autres organisations d'avant-garde, il est fait une remise de 20/0, frais de port à leur charge.

4° Les abonnés du « Libéraire » bénéficient également d'une remise de 40/0.

Adressez toutes les commandes, accompagnées de leur montant, à Frémont, chèque postal Frémont 1642-80, boulevard de la Villette, Paris (19°).

SOCIOLOGIE - PHILOSOPHIE

SCIENCES - RELIGION

HISTOIRE

Palante (Georges). — Les antinomies entre l'individu et la société 40 »
— La Philosophie du Bouddhisme 2 50 »
— La Sensibilité individualiste 5 »
— Précis de sociologie 10 »

Paul-Louis. — Histoire du Socialisme en France depuis la Révolution jusqu'à nos jours 25 »
— Histoire de la Classe Ouvrière en France depuis la Révolution jusqu'à nos jours (condition matérielle, salaires et coût de la vie) 30 »
— Le Syndicalisme Européen 7 50 »
— La crise du Socialisme mondial 40 »

— Le Syndicalisme contre l'Etat 7 50 »
— Louis Blanc, Vidal, Pequeur et Cabot 2 50 »
— Histoire du mouvement syndical en France (1789-1910) 40 »
— Le Syndicalisme Français d'Amiens à Saint-Etienne (1906-1922) 44 »

Payot. — L'Education de la Volonté 45 »
— Le Travail intellectuel et la Volonté 42 50 »
— La Conquête du bonheur 44 »

Pierson (H.). — L'Evolution de la mémoire 12 »

Poincaré (Henri). — La Science et l'Hypothèse 42 »
— La valeur de la Science 42 »
— Science et méthode 40 »
— Dernières pensées 40 »

Prudhommeaux. — L'Etat et son fondement : Etienne Cabet 25 »

Les camarades habitant des localités où il n'y a pas de groupes affiliés à notre Fédération peuvent, s'ils sont décidés à lutter contre le capitalisme et tous ses rouages, adhérer individuellement à notre organisation en envoyant leur adresse au siège de la Fédération.

De plus, les camarades qui ont la possibilité de former un groupe anarchiste local, doivent nous avertir aussitôt, afin de leur faire parvenir ce dont-ils ont besoin, pour développer leur propagande et leur action. Nous sommes à la disposition de tous les groupes et individus qui veulent travailler avec nous.

Pour le Comité d'Initiative : Henry.

Nota. — La semaine prochaine nous parlerons de notre futur journal régional, avec le titre qui a été adopté en lieu de séance à la conférence de Rouen.

Saint-Etienne

Le groupe s'est réuni le dimanche 9 octobre. Malgré le petit nombre de camarades, la réunion a été très fructueuse. De nombreux projets ont été envisagés.

Le premier point a été la diffusion du « Libéraire » dans les environs de notre ville. Pour ce faire, nous demandons aux jeunes camarades particulièrement de venir nous aider à vendre le « Lib ». Il est malheureux de voir des régions comme le Chambon et Firminy, principaux centres où il y avait avant et pendant la guerre des groupes importants, dont les copains ont dirigé les travailleurs pendant les grèves, aujourd'hui abandonnées à toute propagande.

Le plus grand nombre des copains, devant l'indifférence de la foule, sont rentrés dans leur tour de main. Nous devons, camarades, remuer les régions par de larges diffusions du « Libéraire », par des réunions de propagande, pour arriver à constituer un groupe puissant et agissant. La question étant très importante, tous les camarades présents s'engagent à verser 5 francs par mois, nous demandons à tous les camarades absents de faire un effort moral et financier.

P. M.

P. S. — Une permanence se tiendra tous les dimanches, de 10 à 11 heures, salle 30, Bourse du Travail. Les camarades désireux de se procurer des brochures sont priés de se rendre à la permanence.

Comité de l'entraide

Tant que la propagande et l'action des militants d'avant-garde de toutes tendances n'auront pas été attachés au Code des lois qui les menace de prison à chaque instant, soit pour leur activité syndicale ou journalistique ou de libération d'un dogme oppressif (militarisme, religion, répression sans frein, etc.) ; tant, enfin que la liberté ne sera pas accordée en fait pour l'exercice de la pensée, nous avons à nous préoccuper du sort de ceux qui sont victimes de ces lois iniques et archaïques ; leur soutien matériel est la fonction du COMITÉ DE L'ENTRAIDE, caisse de secours aux emprisonnés politiques et à leurs familles. Chaque organisation doit adhérer et cotiser au COMITÉ DE L'ENTRAIDE. Chaque militant doit y envoyer son obole.

Adressez les fonds à CHARBON-NEAU LUCIEN, chèque postal : 693-87, rue des Roses, 22, Paris (18°).

Pour que vive le « Libéraire »

SOUSSCRIPTION DU 1^{er} au 22 OCTOBRE

Laveau, 10 ; Joannin Barron, 4 ; Brenon, 3 ; Duqueler, 3 ; Schick, 5 ; Les amis du « Libéraire » de Montreuil, 22 50 ; Laveau, 10 ; Fernand, 5 ; Guyard, 3 ; Bouquet, 3 ; Rezan, 5 ; Carmon, 5 ; Davido, 20 ; Pierre Moreau, 4 ; Tirone, 2 ; Guiraud, 8 ; Berthe Pouillard, 10 ; Roulin, 5 ; Henriette Roy, 5 ; Derbez, 4 ; Desclaux, 4 ; Schick, 5 ; A. O. 5 ; Frémont, 5.

Richard, 40 ; Dugne Remy, 5 ; J. O. 10 ; David, 5 ; Jeunesse anarchiste, 10 ; Louis Martin, 4 ; Goujon, 10 ; Maillet, 8 ; Bonnemaison, 19 50 ; Defrennes, 4 ; Alfred Leclerc, 10 ; Grupp, 10 ; Libéria Jista, 20 ; Joly, 5 ; Laveau, 10 ; Henri Zisly, Libertaire ecclésiastique, 10 ; Margot, 4 ; Hans Remont, 5 ; A. O. S. P. versé en octobre, 200 ; Verdier, 10 ; Delignat, 5 ; Augier, 12 ; Bonquet Antoine, 0 50 ; Henningsvial, 4 50 ; François Fonder, 10 ; Marcel Vassal, 5 ; Reynaud, 3 50 ; Le Lam, 3 50 ; Trégar, 5 40 ; Rouverol, 10 ; E. Dupré, 5 ; Pactole, 1 60 ; quelques copains espagnols, 50 ; mille Martin, 5 ; Guyard, 5.

Fernand, 5 ; Joussin, 5 ; Le Méche, 5 ; Laveau, 5 ; Goujon, 5 ; Goujon, 5 ; Monst, 30 ; Boivin, 10 ; Un camarade autonome de Montreuil, 5 ; Syndicat autonome de Roubaix, 13 75 ; Kolhammer Marcel, 5 ; Riou, 4 ; Rougier, 2 50 ; Seix, 2 ; Supetos, 12 — Total de cette liste : 725 fr. 35.

Camarades, le « Libéraire » n'a aucune ressource occulte pour lui permettre de vivre et de continuer le bon combat. Envoyez votre aide. Envoyez les fonds : chèque postal Frémont 1642-80 Paris.

Philippe. — Le Problème ouvrier aux Etats-Unis 50 »

Pelloutier (Fernand). — Histoire des Bourses du Travail 42 »

Pelloutier (Maurice). — Fernand Pelloutier, sa vie, son œuvre 9 »

Poisson E. — Socialisme et coopération 4 »

Quatrefores. — Introduction à l'étude des races humaines 40 »

Reclus (Elie). — Les croyances populaires 20 »

Reclus (Elisée). — L'évolution, la révolution et l'idéal anarchique 40 »

— Correspondance (3 volumes), chaque 15 »

Rogatcheff. — L'idole et sa morale 2 »

Rey (Abel). — La philosophie moderne 42 »

Rougmont (E. de). — La graphologie 2 50 »

Rébillion. — L'Eglise au Moyen Age 3 50 »

Reed (John). — Dix jours qui ébranlèrent le Monde 9 »

Proudhon. — La Guerre et la Paix 40 »

— Idée générale de la Révolution au XIX^e siècle 30 »

— De la capacité politique des classes ouvrières 30 »

— Système des contradictions économiques ou philosophie de la misère (2 vol.) 40 »

— Candidature à la pension Suard. De la célébration du dimanche. Qu'est-ce que la propriété ? 30 »

— De la création de l'ordre dans l'humanité 30 »

A Saint-Denis

Le Meeting contre la guerre

Bien que n'ayant pas attiré la grande foule (trop de camarades ayant préféré se rendre à une fête organisée au théâtre municipal), notre meeting s'est déroulé dans de bonnes conditions et les applaudissements nombreux ont prouvé que notre conception de la lutte contre la guerre avait favorablement impressionné la plus grande partie des auditeurs.

Chacun d'eux développait un aspect particulier de l'angoissant problème qui se dresse devant nous : la conception de la lutte contre la guerre, l'indifférence au côté technique de la question et, malgré l'absence de tout sentimentalisme, rendre évident que le salut du prolétariat ne peut venir que de la lutte contre le capitalisme, les gouvernements inspirés par le capitalisme, ni de la croyance en la généralisation de l'objection de conscience, acte courageux mais passif et toujours l'œuvre de l'obéissance aux mots d'ordre insuffisants ou imprudents des partis politiques.

Notre premier orateur, Ribeyron, s'était cantonné dans l'étude de la situation économique mondiale, faisant ressortir l'augmentation progressive du nombre des chômeurs dans tous les pays industriels et insistant particulièrement sur les néfastes effets du Traité de Versailles, responsables de la crise générale industrielle, que tous les palliatives capitalistes, de quelque nom qu'on les nomme, ont été impuissants à atténuer. L'orateur montre le capitalisme pris dans l'état d'une crise sans précédent et prêt, pour s'en échapper, à déclencher un nouveau massacre des hommes. Contre ce risque imminent, une seule solution possible et efficace, celle des anarchistes : la grève générale insurrectionnelle.

Henri Lucien, qui lui succéda à la tribune, après une révision rapide de la situation économique actuelle, s'attacha à rendre sensible à tous les dangers de guerre dont le monde est menacé, à montrer, dans ces conflits, la responsabilité du système capitaliste. Que ce soit la Chine, attaquée par le Japon avec la complicité des autres impérialismes, et aussi par le Japon, ou par l'Angleterre, que ce soit la guerre entre le Paraguay et la Bolivie avec, dans la coulisse, les grandes firmes pétrolières américaines et américaines se disputant l'exploitation des gisements de pétrole du Grand-Chaco, partout c'est le régime qui engendre la guerre. Il n'est pas jusqu'aux Etats-Unis qui, prenant ombrage de l'expansion japonaise, ne soient prêts, dans un avenir plus ou moins lointain, à entrer en lutte avec l'empire du Soleil Levant. Qui sait même si un conflit plus gigantesque encore ne menace pas déjà : la lutte entre l'Amérique et l'Europe qui, de plus en plus, se ferme aux produits américains ? Il est le prolétariat sans doute conquis de haute lutte, mais qui ne prenant conscience de sa force, nouveaux carnages.

Car, de plus en plus, saute aux yeux des moins avisés, que les essais gouvernementaux de guerre, sont voués à l'insuccès. Comment attendre quelque chose de bon de ces régimes représentatifs des gouvernements qui, tous, sont de mauvaise foi ? L'orateur conclut en montrant que, seule, la classe ouvrière pourra empêcher la guerre en surmontant la cause, le régime actuel, capitaliste et autoritaire.

Lashort termina et, pour éviter les redites ennuyeuses, pour la recherche du meilleur moyen d'éviter la guerre, il attira l'attention des assistants sur ce qu'il a menacé pour la paix la tension franco-allemande, qu'il a menacé de faire peut-être dégénérer en conflit. Entre autres points névralgiques, il a cité le Danzig, le Schleswig, le Slesvig, l'Alsace, le Reichberg, tout récemment, déclarant que nous allons vers une réarmement de l'Allemagne et que ce sera la guerre ouverte contre la France !

Or, que voyons-nous en fait d'efforts pour conjurer ce risque ? Le Parti socialiste dupe l'opinion en faisant croire que le désarmement peut être réalisé en régime capitaliste. Sans doute à cause de l'existence, dans son sein, de deux thèses opposées, ce parti n'a jamais pris nettement le parti de la guerre. Il a tiré une campagne retentissante contre les munitionniers, Léon Blum avec la galerie avec l'affaire Weygand et le gouvernement des barons, mais sans substituer à la lutte contre la classe ouvrière, la lutte par le bulletin de vote, sur le plan parlementaire.

D'un autre côté le parti communiste s'est trompé lourdement à plusieurs reprises : d'abord en faisant trop d'importance aux menaces de guerre des pays capitalistes contre l'U. R. S. S., alors qu'un conflit franco-allemand est autrement proche de nous ; ensuite, en préconisant, évidemment, la mobilisation la plus active, ce qui est en fait une trahison. Sans doute à cause de la faillite, due à la manière romantique dont il a lutté contre la guerre à cette époque, ne doit pas fatalement se renouveler ; c'est aux militants de la classe ouvrière, sans se laisser influencer par certains dirigeants qui sont prêts à rééditer la carence de 1914. Ainsi, j'aurais, au dernier Congrès National, faisant la pire démagogie, sujet de la guerre possible, et cela au même moment qu'il se préparait à se rendre à Genève couvrir les représentants du capitalisme français.

Un essai d'unité contre la guerre, a été tenté à Amsterdam et on a reproché aux anarchistes de ne pas y être allés, mais les résultats de ce congrès ont montré qu'ils avaient raison. On y a vu que les représentants du capitalisme, des conceptions de lutte étaient par trop divergentes. On trouvait un millionnaire hindou, Patel, et aussi un général allemand ! Qu'est-on fait dans ce Congrès ? Surtout des discours, mais rien de positif ; le manifeste qui a été adopté ne contient d'ailleurs rien de positif ; le manifeste qui l'a

Le n'est pas plus tard, après que le militarisme aura fait sentir à nouveau son emprise sur les hommes, qu'on devra faire éclater l'insurrection de la classe ouvrière. Sans cela, ce mouvement ne devra pas être improvisé, mais préparé à l'avance avec le concours nécessaire des syndicats. L'objection de la faillite de la C. G. T. n'est pas suffisante. C'est la faillite, due à la manière romantique dont il a lutté contre la guerre à cette époque, ne doit pas fatalement se renouveler ; c'est aux militants de la classe ouvrière, sans se laisser influencer par certains dirigeants qui sont prêts à rééditer la carence de 1914. Ainsi, j'aurais, au dernier Congrès National, faisant la pire démagogie, sujet de la guerre possible, et cela au même moment qu'il se préparait à se rendre à Genève couvrir les représentants du capitalisme français.

Il est seulement regrettable, pour l'édification de tous, qu'aucun contradicteur ne se soit présenté pour réfuter notre thèse de toujours que nous nous efforçons de faire prévaloir dans tous les milieux révolutionnaires.

Le groupe de Saint-Denis.

LA VIE DE L'U. A. C.

PARIS-BANLIEUE

FEDERATION PARISIENNE

Compte rendu du C. I. de la Fédération

Séance du samedi 23 octobre

La séance est ouverte à 21 heures, tous les camarades sont représentés.

Les délégués procèdent à un échange de vue sur la campagne engagée contre la guerre. De nouvelles réunions sont prévues pour assurer la continuité de la propagande et l'organisation artistique par le groupe théâtral de l'U. A. C. R. Ces fêtes seront suivies de bal.

Le nouveau bureau des « Amis du Libéraire de Paris » est élu. Il expose au C. I. son programme d'action, tant pour réorganiser la diffusion du Libéraire que pour assurer sa parution régulière en lui venant en aide, financièrement.

La séance est levée à 23 heures.

Le prochain C. I. aura lieu le 13 novembre.

Jeunesse Anarchiste. — Prochaine réunion du groupe le vendredi 4 novembre : causerie du camarade Goujon sur : La Coopération, son origine, son but.

Présence indispensable de tous les membres du groupe à 20 h. 45.

Le Secrétaire.

Groupe de Montreuil. — Les réunions du groupe anarchiste ont lieu tous les deuxièmes et quatrièmes jeudis du mois à 20 h. 30, chaque dimanche de 10 à 12 h. Une permanence est assurée pour l'université populaire et la bibliothèque où ont trouvé un grand choix de livres. Notre prochaine réunion aura lieu jeudi 10 novembre, à 20 h. 30, 11, rue de l'Eglise ?

Notre meeting contre la guerre aura lieu le 17 novembre, salle des Fêtes, rue Marcelin-Berthelot, prendront la parole : Ribeyron, Lashort, Frémont, Graveur.

Groupe de Montreuil. — Le groupe fait un pressant appel à tous les camarades pour qu'ils assistent à la réunion du jeudi 10 novembre, salle de la copé, 11, rue de l'Eglise. Ordre du jour, le Meeting du 17.

Groupe de Bezons. — Réunion du groupe le samedi 5 novembre, à 20 h. 30, salle du café de l'Abbaye, à Carrières-sur-Seine.

Groupe d'Argenteuil. — Réunion du groupe à la Maison du Peuple, 6, avenue Jean-Jaures, le vendredi 4 novembre, à 20 h. 30. Que tous les camarades soient présents. On trouvera à la réunion les journaux « le libéraire », « la Voix Libéraire », « le Combat Syndicaliste », etc.

Groupe libéraire de Saint-Denis. — Réunion du groupe tous les vendredis, à 20 h. 30.

Communications diverses

Une fête au profit des emprisonnés politiques aura lieu dimanche 22 janvier 1933, à 14 h. 30, salle 10, rue de Lancry.

On trouvera des cartes au siège du Libéraire.

Les groupes et les militants sont priés de remettre la date et faire possible pour le succès de cette manifestation.

Les « 4 à 7 » de Déjazet. — A partir du vendredi 24 novembre, au théâtre Déjazet, auront lieu tous les jours (dimanches et fêtes exceptés) des « 4 à 7 » consacrés à la chanson et au poème à dire.

La direction artistique a été confiée à Marguerite Greyval, qui paraîtra à tous les programmes, ainsi que les chansonniers et les interprètes les plus qualifiés. Nos amis sont donc assurés de retrouver les artistes les plus virent, la lutte par le bulletin de vote, sur le plan parlementaire.

D'un autre côté le parti communiste s'est trompé lourdement à plusieurs reprises : d'abord en faisant trop d'importance aux menaces de guerre des pays capitalistes contre l'U. R. S. S., alors qu'un conflit franco-allemand est autrement proche de nous ; ensuite, en préconisant, évidemment, la mobilisation la plus active, ce qui est en fait une trahison. Sans doute à cause de la faillite, due à la manière romantique dont il a lutté contre la guerre à cette époque, ne doit pas fatalement se renouveler ; c'est aux militants de la classe ouvrière, sans se laisser influencer par certains dirigeants qui sont prêts à rééditer la carence de 1914. Ainsi, j'aurais, au dernier Congrès National, faisant la pire démagogie, sujet de la guerre possible, et cela au même moment qu'il se préparait à se rendre à Genève couvrir les représentants du capitalisme français.

Un essai d'unité contre la guerre, a été tenté à Amsterdam et on a reproché aux anarchistes de ne pas y être allés, mais les résultats de ce congrès ont montré qu'ils avaient raison. On y a vu que les représentants du capitalisme, des conceptions de lutte étaient par trop divergentes. On trouvait un millionnaire hindou, Patel, et aussi un général allemand ! Qu'est-on fait dans ce Congrès ? Surtout des discours, mais rien de positif ; le manifeste qui a été adopté ne contient d'ailleurs rien de positif ; le manifeste qui l'a

Le n'est pas plus tard, après que le militarisme aura fait sentir à nouveau son emprise sur les hommes, qu'on devra faire éclater l'insurrection de la classe ouvrière. Sans cela, ce mouvement ne devra pas être improvisé, mais préparé à l'avance avec le concours nécessaire des syndicats. L'objection de la faillite de la C. G. T. n'est pas suffisante. C'est la faillite, due à la manière romantique dont il a lutté contre la guerre à cette époque, ne doit pas fatalement se renouveler ; c'est aux militants de la classe ouvrière, sans se laisser influencer par certains dirigeants qui sont prêts à rééditer la carence de 1914. Ainsi, j'aurais, au dernier Congrès National, faisant la pire démagogie, sujet de la guerre possible, et cela au même moment qu'il se préparait à se rendre à Genève couvrir les représentants du capitalisme français.

Il est seulement regrettable, pour l'édification de tous, qu'aucun contradicteur ne se soit présenté pour réfuter notre thèse de toujours que nous nous efforçons de faire prévaloir dans tous les milieux révolutionnaires.

Ceux trop éloignés peuvent suivre le cours par correspondance en écrivant avec timbre pour réponse au camarade Papillon, 52, rue Petit, Paris (10°).

Langue Internationale. — Les camarades qui veulent supprimer la frontière des langues et communiquer aisément avec nos amis de tous pays, malgré les 135 idiomes qui divisent les peuples, sont invités à suivre le cours public et gratuit d'Ido qui a lieu tous les jeudis à 20 h. 30, Bourse du Travail de Paris, salle A, des cours professionnels.

Il est seulement regrettable, pour l'édification de tous, qu'aucun contradicteur ne se soit présenté pour réfuter notre thèse de toujours que nous nous efforçons de faire prévaloir dans tous les milieux révolutionnaires.

Il est seulement regrettable, pour l'édification de tous, qu'aucun contradicteur ne se soit présenté pour réfuter notre thèse de toujours que nous nous efforçons de faire prévaloir dans tous les milieux révolutionnaires.

Le groupe de Saint-Denis.

PROVINCE

Périgueux. — Les adhérents du groupe des Amis de la Liberté sont invités d'assister d'une façon régulière aux réunions qui se tiennent le deuxième samedi de chaque mois, 9, rue Louis-Blanc. Adresser toute la correspondance à cette adresse.

Groupe Anarchiste communiste de Toulouse. — Les réunions du groupe ont lieu tous les samedis, à 20 h. 30, au café Borios, place du Capitole.

Librairie. — Une librairie volante se tient tous les dimanches matin, boulevard de Strasbourg, angle rue Saint-Bernard.

Groupe de Nancy. — Le Groupe d'Etudes sociales se réunit tous les premiers mardis du mois, Bourse du Travail, 2, rue Drouin, à 20 h. 30. Nous engageons tous nos camarades se réclamant de nos idées, ainsi que les sympathisants, à venir nombreux à nos réunions ; l'accueil le plus fraternel leur est réservé.

Beaucarre (Gard). — Les camarades qui ont ou qui voudraient correspondre avec le groupe sont priés de récrire la nouvelle adresse qui suit : Benoist Auguste, Cercle Social, rue de l'Avenir, à Beaucarre (Gard).

Groupe d'Etudes Sociales d'Orléans. — Le groupe se réunit chaque semaine en conférences éducatives tous les mardis, aux amis sympathisants du « Libéraire ». Pour la correspondance, adresser à Charles Cathelin, 15, rue du Pressoir-Nord.

Librairie. — Une librairie du groupe se tient tous les dimanches matin, au marché du Châtel.

Brest. — Est-ce que les libéraires brestois seraient atteints de léthargie ? Il le semblerait ! a priori.

Aucun camarade ne s'est dérangé pour venir à la réunion du groupe annoncée à temps dans le Libéraire. Sans doute camarades qui s'étaient excusés ; mais les autres.

Pourtant, l'heure est grave. La crise économique que ne fait que s'aggraver, quoiqu'en disent les gouvernements.

De plus, il faut faire sortir des bagnes, des Centrale, les copains tombés dans la lutte. Laissons-les donc seulement, les camarades de Paris, agir pour l'amnistie. Il faut, au contraire les soutenir, les appuyer les plus vigoureusement possible dans leur action.

Les libéraires brestois le comprennent-ils ? Qu'ils y réfléchissent s'ils le veulent.

Je les convie à se réunir le dimanche 13 novembre, à 9 h. 30, à la Maison du Peuple, où une discussion devra avoir lieu.

Je compte donc, malgré tout, sur eux. Que tous soient présents.

Le Secrétaire.

Dans les syndicats

C. G. T. S. R.

FEDERATION NATIONALE DU BATIMENT REGION ROUENNAISE

Appel à tous.

Jusqu'au fin de décembre 1932, pour des raisons majeures, il y aura tous les dimanches de 9 h. 30 à 10 h. 30, au Sportif, 1, rue Pavée, à Rouen, place St-Sever, une permanence syndicale du Syndicat Général des Terrassiers de Rouen et environs et pour les autres corporations du bâtiment qui veulent adhérer au Syndicat Unique du Bâtiment de Rouen et Banlieue, une permanence sera établie tous les jeudis sous même adresse de 18 h. 30 à 19 h. 30.

Camarades de la C. G. T. S. R., invitez vos amis à venir à nos permanences et à